

LA SLOVÉNIE, L'EURO ET LA NATION

ENTRE AVENIR EUROPÉEN
ET RECONSTRUCTION D'UNE HISTOIRE NATIONALE

PAR

LAURENT HASSID (*)

Indépendante depuis seulement 1991, membre de l'Union européenne depuis mai 2004, la Slovénie intègre la «zone euro» à partir du 1^{er} janvier 2007. Cette entrée, officialisée le 11 juillet 2006 par les ministres des Finances de l'Union, consacre les performances économiques d'un Etat qui compte seulement 20 000 km² et deux millions d'habitants. En effet, les critères relatifs à la zone euro sont nombreux et exigeants : dette publique, déficit budgétaire, taux d'intérêts, inflation. D'autres Etats, également entrés dans l'UE au printemps 2004, s'y sont vu refuser un accès aussi précocement, telle la Lituanie qui conserve sa monnaie en raison d'un taux d'inflation jugé trop élevé.

La Slovénie a l'habitude d'être perçue comme un «bon élève» : elle organisa la première des élections libres en 1990 dans ce qui s'appelait alors la Yougoslavie, elle fut à l'écart des conflits ethniques des années suivantes et son développement économique, avec un PNB comparable à celui du Portugal ou de la Grèce, la distingue nettement des autres Etats qui, comme elle, subirent le communisme. Ces représentations très positives sont accentuées par le manque d'informations sur ce pays, en particulier en France.

Le passage à l'euro est unanimement salué par la classe politique nationale, des anciens communistes à l'extrême droite. Pour les Slovènes, il s'agit avant tout d'une consécration, un symbole de réussite, d'intégration, qui les place au même rang que les Etats européens les plus puissants. L'entrée dans la zone euro est aussi un moyen d'être pris en considération par les voisins italien et autrichien, autrefois maîtres en partie ou en totalité du territoire slovène. Jani Sever, ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire politique *Mladina*, estime que, avec l'euro, les Slovènes atteignent leur but en se positionnant à l'égal des nations les plus développées, ce qui les différencie nettement des neuf autres Etats parties à l'élargissement de mai 2004 et plus encore des autres anciennes républiques yougoslaves, dont l'adhésion à l'UE semble encore lointaine. Enfin, entre l'euro ou la margi-

(*) Docteur en Géopolitique.

nalité, la Slovénie n'a guère de choix, si elle veut poursuivre son développement.

L'un des aspects les moins étudiés de cette étape importante pour la Slovénie est l'observation des symboles inscrits sur les nouvelles pièces. Si, à l'instar des autres États qui ont adopté l'euro, la Slovénie dispose de huit pièces, dont les valeurs oscillent entre 1 cent et 2 euros, en revanche, il est intéressant de noter que ce treizième membre de la zone euro est le seul État – avec la Grèce – à mentionner un symbole différent sur chaque pièce. Il s'agit d'un phénomène particulièrement remarquable, car les Slovènes débattent périodiquement de certains de leurs symboles nationaux, en particulier de leur drapeau : les couleurs bleu-blanc-rouge de la Russie, qui avaient pour but de protester contre la domination autrichienne en 1848, ont été reprises à l'indépendance, mais les Slovènes estiment désormais que leur drapeau ressemble trop à celui de la Russie ou de la Slovaquie ; et l'écusson apposé avec la montagne Triglav, la représentation de l'Adriatique et des trois étoiles jaunes du mythe historique des comtes de Celje, n'ont guère modifié ce sentiment. Dans ce contexte, l'entrée dans la zone euro exprime, en même temps que la consolidation de l'appartenance de la Slovénie à l'Union européenne, une affirmation nationale qui relève parfois du mythe historique et risque, par le choix de symboles contestés, de susciter l'irritation des voisins d'un pays qui a longtemps vécu sous leur dépendance.

Les illustrations des pièces peuvent être classées en trois catégories : les personnages importants dans les représentations de la nation, le mythe historique des ducs de Carinthie et le thème de la nature.

LES PERSONNAGES IMPORTANTS DANS LES REPRÉSENTATIONS DE LA NATION

Les pièces de un et de deux euros (1) représentent respectivement Primoz Trubar, qui fut le premier à traduire la Bible en langue slovène au XVI^e siècle, et France Preseren, grand poète de la littérature nationale au XIX^e siècle. Ce sont les deux personnages les plus célèbres de l'histoire slovène, qui ont donné leur nom à une rue dans la quasi-totalité des villes. S'ajoute Joze Plecnik, architecte de renom, qui édifia quelques bâtiments remarquables en Slovénie, mais aussi dans d'autres États d'Europe centrale.

Le lieu de rencontre de Ljubljana est la place Preseren, où se trouve la statue du poète, sur laquelle donne la rue Trubar et qui est entourée par trois ponts conçus par Plecnik.

(1) Les pièces sont visibles sur le site Internet de la Banque nationale de Slovénie, www.bsi.si.

Primoz Trubar et la Réforme

Primoz Trubar est né en 1508 à Rasica, dans la région de Dolenjska (sud-est de Ljubljana). Fils d'un serf, il fait ses études dans plusieurs villes de l'Empire austro-hongrois : Rijeka, Vienne et Trieste. Lors de celles-là, il acquiert une formation humaniste et théologique de qualité, qui le rapproche des doctrines de Luther. Ordonné prêtre en 1530, il est envoyé comme vicaire dans la province de Lashko, dans les environs de Celje. Là, il commence discrètement à diffuser les idées du protestantisme, s'opposant notamment à toute forme de superstition. Bien que prêtre à Ljubljana en 1535, son expérience tourne court rapidement, sous l'influence de plusieurs opposants au courant réformiste : il doit se retirer à Trieste. Il revient plus tard à Ljubljana, où le protestantisme jouit d'un certain écho à la faveur de la publication de quelques livres en allemand faisant l'apologie de la Réforme.

A l'époque de Trubar, la langue allemande est la langue utilisée par les personnes éduquées, celles qui comptent sur le plan politique et culturel. Ce n'est pourtant pas en Slovénie que Trubar est le plus contesté dans son opposition au catholicisme : à l'échelle européenne, les Habsbourg, méfiants vis-à-vis de la Réforme de Luther, décident à partir de 1548 d'exercer une pression beaucoup plus forte sur les protestants de l'Empire, dont font naturellement partie les territoires slovènes. Trubar est donc contraint de s'exiler sur les terres plus accueillantes de Bavière : l'utilisation de la langue slovène dans la liturgie catholique et dans la vie publique est alors en effet interdite par la monarchie autrichienne et ce n'est que par le biais de la contrebande depuis les territoires allemands que des livres arrivent en Slovénie. Dans ce contexte, Trubar défend sans relâche les positions de Luther, au cours de ses expériences de pasteur en divers lieux de Bavière, avec la conviction profonde que chaque Chrétien doit lire la Bible : il s'adresse alors aux Slovènes en écrivant «*lubim Slovincem*» (Chers Slovènes), devenant ainsi le premier à s'adresser à eux en langue slovène.

En 1557, Trubar essaie de définir une langue slovène standard pour ceux qui vivent en Carinthie, en Styrie, dans la région du Karst et en Istrie. Dans son ouvrage, *Ta prvi delj tiga novega testamenta* (Cette première partie de ce Nouveau Testament), il parvient à différencier les populations qui parlent une langue slovène et les autres Slaves, comme les Croates-Dalmatiens ou les Bosniaques, qui sont compris des Slovènes mais ne parlent pas la même langue. Une question se pose néanmoins dans la traduction de Trubar : comme le slovène n'est pas encore parlé par la population, comment écrire dans une langue compréhensible par le plus grand nombre ? Trubar considère que son dialecte d'origine est le meilleur moyen de communiquer face à l'ensemble des parlers slovènes : venant du Dolenjska, c'est-à-dire de la partie centrale du territoire slovène, il a plus de chances de se faire comprendre par la population de Carniole, puisque le Dolenjska

en constitue une partie et ne se trouve pas très loin de ceux qui vivent en Basse-Styrie, en Carinthie et dans les régions de Trieste et de Gorizia. On voit ainsi que Ljubljana, cité la plus peuplée du sud des Alpes, est appelée à devenir le principal centre politique slovène.

Les activités culturelles des Protestants slovènes sont parfois considérées comme le point de départ de la nation slovène. Cependant, il convient de rappeler que les territoires slovènes sont majoritairement catholiques. Dès lors, on peut se demander dans quelle mesure l'œuvre de Trubar a joué un rôle dans l'affirmation d'un sentiment national à partir du XVI^e siècle. En outre, si on a pu voir apparaître une langue slovène uniforme, elle n'est pas parlée par le peuple là où des dialectes plus ou moins proches restent pratiqués.

En réalité, l'œuvre de Trubar ne doit pas être perçue comme la volonté de diffuser cette langue dans un but politique, mais religieux : en se fixant pour mission de sauver les Slovènes de l'enfer, Trubar s'est assigné comme tâche de faire connaître la parole du Christ et, pour que celle-ci soit comprise par l'ensemble de la population, il a estimé que les prêches en slovène étaient le moyen le plus sûr de communiquer. Lorsqu'il a décidé de faire du slovène la langue de l'Eglise, Trubar n'avait pas beaucoup de raisons de remettre en cause le pouvoir politique autrichien, puisque Vienne n'imposait aucune restriction aux populations de Slovénie avant le règne de Marie-Thérèse (2). D'ailleurs, les écrits de Trubar étaient destinés à un public beaucoup plus large que les seuls Slovènes, puisque ses œuvres ont été largement diffusées en Istrie et en Dalmatie.

France Preseren, le symbole de la nation slovène

France Preseren est reconnu comme le plus grand poète slovène et sans doute, pour les Slovènes, comme la personnalité la plus représentative de leur nation. Des strophes de son œuvre composent l'hymne national *Zdravljica (Le toast)*. Sa statue, érigée en 1907 sur la place qui porte son nom, en fait l'un des endroits incontournables de Ljubljana. Sa capacité à avaliser des figures de style compliquées en slovène à une époque où la langue n'était pas encore très utilisée a fait prendre conscience à la population que leur langue était comparable aux autres. Les Slovènes se plaisent d'ailleurs à rappeler depuis des générations que leur symbole national est un poète et non pas un guerrier.

Né en 1800, Preseren est originaire d'un village de Carniole, Vrba. Le voyant doué, ses oncles le poussent à poursuivre des études dans les «écoles latines» de Ljubljana, afin qu'il devienne prêtre. Cependant, peu motivé par cette perspective, Preseren part à Vienne, où il mène une vie misérable et compense cette existence difficile en écrivant des poèmes. Il revient en Slo-

(2) Antonia BERNARD, *Petite histoire de la Slovénie*, Institut des études slaves, Paris, 1996, p. 55.

vénie avec un doctorat en Droit. A la recherche d'un travail, il parvient à être employé chez divers notaires et finit par obtenir, quelques années avant sa mort, une charge d'avoué à Kranj.

A ses heures perdues, Preseren écrit des poèmes, dont *Sonetni Venec (Une guirlande de sonnets)*, dont le nom s'explique par la démarche originale : le dernier vers d'un sonnet devient le premier du suivant, transformant les quatorze sonnets, inspirés de son chagrin d'amour pour Julija Primic, en une guirlande lyrique. Il poursuit son œuvre poétique et publie en 1836 un essai d'une petite épopée nationale, *Epopée à la Savica*. Les poèmes de Preseren trouvent d'abord un écho à l'étranger avec des publications dans des journaux bilingues, sans connaître la popularité de son vivant.

Si Preseren est aujourd'hui une véritable figure en Slovénie, il convient de rappeler qu'il a connu une existence très compliquée, entre déboires amoureux et alcool, qui ont contribué à sa disparition précoce en 1849. Ce n'est qu'en 1867, lors de la republication de son œuvre, que les Slovènes ont vu en ce poète un emblème d'une conscience nationale. Tous les 8 février (date de sa mort) depuis 1945 et avec le début du régime communiste en Yougoslavie, la Slovénie commémore son œuvre : cette journée est fériée et un grand nombre d'édifices culturels sont gratuits.

Plecnik, l'urbaniste

Joze Plecnik (1872-1957), auquel le Centre Georges Pompidou a dédié une large exposition en 1986, a marqué de son empreinte l'architecture de Ljubljana, principal centre de la nation slovène. La pièce de 10 centimes représente son projet de construction du Parlement slovène au début du XX^e siècle. Ce choix apparaît très intéressant car Plecnik a beaucoup œuvré à Ljubljana et il est paradoxal de porter en symbole une construction qui n'a pas vu le jour. On retrouve ici l'idée d'une autonomie politique face aux Autrichiens avant la Première Guerre mondiale. On retrouve aussi le souhait de conserver un certain pouvoir dans le nouveau royaume slave, notamment parce que, dès 1920, les Slovènes ne se font plus d'illusions sur la solidarité des Serbes et des Croates, la Carinthie revenant à l'Autriche et la partie occidentale du territoire étant envahie par des troupes d'Italie dès 1919.

Les réalisations les plus connues de Plecnik, dont plusieurs comportent de grandes colonnes, se trouvent en bordure de la rivière Ljubljanica, mais il a également édifié la bibliothèque nationale et universitaire de 1936 à 1940, le stade, le cimetière Zale et le marché. La popularité de Plecnik vient aussi de son grand nombre de travaux hors de Slovénie. Il s'installe à Vienne à partir de 1894 pour des études d'architecte et réalise la maison Langer (1900) et des appartements (1905). Il voyage souvent à Paris et à Rome. En 1911, il part à Prague, où il enseigne au Lycée des Beaux-Arts. En 1920,

peu après l'indépendance de la Tchécoslovaquie, le président Masaryk le nomme principal architecte de la rénovation du château de la ville, un chantier que Plecnik conduit depuis Ljubljana, où il s'est installé en 1921.

LE MYTHE HISTORIQUE DES DUCS DE CARINTHIE

La pièce de 2 cents représente la pierre des princes, symbole du duc de Carinthie. Cette pierre est montée sur le chapiteau d'une colonne romaine sur laquelle sont gravées les armoiries du duc de Carinthie. La principauté de Carantanie (3) est généralement représentée dans l'historiographie nationale comme le premier Etat slave indépendant – et même slovène pour certains : plus grande que la Carinthie actuelle, elle occupait principalement le nord de la Carniole, mais il est peu aisé d'en définir les limites précises car celles-ci ont souvent évolué (4). La mention des ducs de Carinthie sur une pièce slovène a suscité des protestations en Autriche, où on considère ces ducs comme une partie de l'histoire de l'Empire : Jörg Haider, gouverneur de la Carinthie, dont la pierre fait figure de symbole – elle est d'ailleurs conservée dans un musée de Klagenfurt, capitale de la région –, a émis une protestation officielle le 25 octobre 2005, protestation aussitôt rejetée par le ministre slovène des Affaires étrangères, Dimtrij Rupel.

La principauté a existé du VII^e au XV^e siècle, entre la conquête de la province par un guerrier illustre – Samo – et l'occupation du territoire par les Habsbourg. Toutefois, lorsqu'on évoque généralement la principauté de Carantanie, c'est pour parler d'une courte période, comprise entre le milieu du VIII^e siècle et la prise du territoire par les Francs dans les années 820 : il s'agit du laps de temps où les ducs tentèrent de résister à des puissances extérieures. Lorsque les Slaves se sont installés dans le nord-est de l'Adriatique, après leurs victoires sur les Avars en 626 et en 630, ils se sont constitués en tribus dans le bassin de Klagenfurt. Au fil du temps, le territoire de ces tribus s'est élargi et a fini par couvrir une superficie plus importante que la Carinthie autrichienne actuelle. Les tribus se sont socialisées pour créer cette structure politique. On sait très peu de choses sur leur fonctionnement. Les connaissances qu'on a disent que, en 743, le prince Borut a demandé de l'aide aux Bavarois pour combattre les Avars toujours menaçants; les habitants de Bavière ont accepté, mais ont demandé en retour la suzeraineté sur la Carantanie par un accord conclu en 745 : comme garantie de leur vassalité, les Karantanci (5) ont alors dû envoyer en otages

(3) Pour la Carinthie, il faut distinguer quelques dénominations : on parle d'une principauté de Carantanie avant le X^e siècle, puis d'un duché de Carinthie ensuite.

(4) Rado LENČEK, *The Structure of History of the Slovene Language*, Columbus, 1982, p. 193.

(5) Nom donné aux habitants de la principauté.

des membres de la famille royale en Bavière. Et la principauté a dû renoncer à son indépendance.

Après la conquête de la Bavière par les Francs, la principauté est devenue un objectif de la christianisation du territoire, mais, les Karantanci n'acceptant pas cela, les Francs se sont lancés dans une lutte sans merci contre eux, entre 819 et 823. Les princes de Carniole et de Carinthie ont tenu tête aux Francs, mais les expéditions punitives répétitives sont parvenues à incorporer la principauté dans l'Empire de Louis le Pieux : les princes ont été déposés et le système féodal introduit. Certes, la Carantanie n'a pas été politiquement intégrée par les Francs, mais ces derniers ont exigé sa suzeraineté, ce qui en a diminué fortement l'indépendance. Néanmoins, il s'agit d'un territoire slave, avec des ducs et des coutumes slaves, comme, par exemple, le couronnement des ducs : en effet, les princes étaient élus par les chefs de famille des tribus et cette cérémonie se déroulait sur la « pierre du Duc ». Quand, à partir du X^e siècle, la Carinthie est devenue un duché, le rituel est resté : il avait lieu sur un trône de pierre, non loin de là, à Gospa Sveta – Notre-Dame en slovène – où, face aux hommes libres, le duc recevait la couronne d'un paysan et prêtait serment de défendre les droits de ses sujets.

Cette cérémonie symbolique, qui a été pratiquée jusqu'au XV^e siècle, a laissé un souvenir durable dont les historiens slovènes ont tiré trois interprétations différentes, qui ont en partie alimenté l'idée d'un Etat millénaire, légitimant ainsi la présence slovène en Carinthie. La première considère la principauté de Carantanie comme l'Etat fondateur de la Slovénie ; la deuxième admet le caractère indépendant du duché, tout en estimant que cet Etat du VIII^e siècle présente peu de similitudes avec l'émergence d'un Etat slovène ; la troisième est de refuser l'idée que la Carantanie ait pu être l'Etat fondateur de la Slovénie.

Josko Savli défend la première interprétation. Le point de départ de son raisonnement est la cérémonie des ducs : Savli estime que, si le lieu de l'installation des ducs a été choisi en Carinthie jusqu'au XV^e siècle, cela est dû à l'héritage de la période d'indépendance de la principauté ; en admettant que le lieu de l'installation des ducs détermine l'appartenance du territoire à la nation, cela fait de la Carinthie le territoire fondateur de la future nation slovène. C'est là une représentation *a posteriori* de l'histoire. Or, même au XV^e siècle, du fait de l'absence de diffusion d'une langue slovène unifiée, il est difficile de considérer la Carinthie comme le centre de la nation. Savli – dont les ouvrages sont régulièrement disponibles dans les librairies de Ljubljana et même traduits dans d'autres langues – étant économiste de formation et non historien, son interprétation n'est pas perçue de manière sérieuse d'un point de vue scientifique. Lui-même fait partie d'un groupe de pensée minoritaire sur les origines de la nation slovène, groupe dont la majeure partie appartient aux milieux conservateur et chré-

tien (6). La représentation qu'il propose se trouve à la base du discours du Parti national, la formation d'extrême droite slovène : sur le site Internet de ce dernier, on peut trouver le mythe des princes de Carantanie, désignés comme ceux qui auraient constitué le premier Etat slave, le premier Etat slovène et attesteraient l'existence d'une nation millénaire.

La deuxième interprétation des Slovènes associant la Carinthie et la Slovénie est revendiquée par ceux qui reconnaissent l'indépendance politique de la principauté de Carantanie, mais ne la relie pas à un quelconque sentiment national. Historien slovène le plus connu du XX^e siècle, Bogo Grafenauer, qui a étudié cette question précisément (7), estime qu'il s'agissait d'une principauté à moitié vassalisée avec une autonomie interne avérée. S'il est l'un de ceux qui ont contribué à diffuser le mythe d'une principauté de Carantanie slovène, sa position a évolué au gré des contacts et de sa réflexion, car il a trouvé une contradiction entre l'affirmation du caractère slovène de la principauté et le manque de revendications nationales au VIII^e siècle (8).

La troisième interprétation met davantage l'accent sur le fait qu'il s'agit d'une principauté et non d'un Etat indépendant. Ce qui permet à certains de soutenir la thèse d'un Etat indépendant, c'est que les sources slovènes elles-mêmes l'admettent : on estime alors que l'histoire autrichienne intègre la principauté dans l'histoire de la Carinthie, désormais *land* autrichien, pour contredire cette interprétation ; ainsi, l'Autriche et la Slovénie s'approprient toutes les deux des histoires différentes du territoire pour satisfaire des revendications politiques qui ont débouché sur une crise au début du XX^e siècle (9). Pour Peter Vodopivec, la preuve du caractère en grande partie mythique de ce territoire réside dans le fait que cet épisode n'est relaté par les historiens slovènes qu'à partir de la fin du XIX^e siècle, dans un contexte politique où de nombreux peuples d'Europe centrale cherchent à se réapproprier leurs histoires nationales.

Le mythe des ducs de Carinthie ne se trouve plus dans les manuels d'histoire, mais la tradition existe et semble être répétée par les enseignants comme une anecdote. Ainsi, Jean Bodin, qui immortalisa le rite du couronnement des ducs dans son œuvre *Les Six Livres de la République*, prit ce rite de remise du pouvoir aux ducs slovènes comme exemple de défense d'une souveraineté. Lors de sa visite à Ljubljana le 22 juin 1999, le président américain Bill Clinton rappela que Jefferson avait mentionné l'installation des ducs de Carinthie telle qu'elle fut décrite par Jean Bodin – Jefferson avait en effet fait allusion à cet événement de l'histoire nationale lors

(6) Entretien avec Peter VODOPIVEC, professeur d'histoire à l'Université de Ljubljana.

(7) En 1952, B. Grafenauer a publié un ouvrage sur l'installation des ducs, d'abord en slovène où il évoque une Carinthie slovène, puis au début des années 1960 en allemand, où il mentionne la Carinthie comme slave.

(8) Entretien avec Peter VODOPIVEC.

(9) Entretien avec Antonia BERNARD, maître de conférences à l'INALCO.

de la construction des Etats-Unis : Clinton remercia les Slovènes d'avoir inspiré Jefferson dans son discours sur l'unité de l'Amérique et le mentionna comme une preuve historique qui suggère que le peuple transmet la souveraineté au dirigeant.

LES ÉLÉMENTS NATURELS COMME SYMBOLES NATIONAUX

La nature joue un rôle important dans la représentation de la nation et de l'Etat. Le drapeau slovène, afin de se distinguer du russe, comporte une montagne – le mont Triglav – et des vagues – la mer Adriatique. Quatre pièces, soit la moitié, représentent des éléments naturels : celle de 1 cent montre une cigogne, celle de 5 cents, un semeur d'étoiles, celle de 20 cents, deux chevaux lippizzans et celle de 50 cents, le mont Triglav, plus haut sommet de Slovénie et de l'ancienne Yougoslavie, culminant à 2 864 mètres.

La cigogne et les Lippizzans

La cigogne ne semble pas symboliser un élément de la nation slovène, mais seulement la vie et la naissance, cet animal migrant souvent dans la région du Prekmurje – littéralement au-delà de la Mur –, à l'est de la Slovénie. De nombreuses fables racontées aux enfants mentionnent la cigogne.

Comme pour la pièce de 2 cents représentant les ducs de Carinthie, la pièce de 20 cents où apparaissent deux chevaux Lippizzans a provoqué des protestations de la part de l'Autriche. En effet, bien que les haras de Lipica – situés non loin de la frontière avec l'Italie – soient peuplés de cette race, l'Ecole d'équitation de Vienne s'est fait une spécialité de l'accueil de ces chevaux. Du temps des Habsbourg, Lipica était un petit village autrichien et les chevaux étaient envoyés à la prestigieuse Ecole d'Espagne de Vienne. Le commentaire de la Banque de Slovénie présente ces animaux de manière ludique : « *le Lippizzan n'est ni un cheval de race, ni un cheval de guerre. Lors des parades, il montre sa beauté, sa jeunesse et son caractère joyeux en jouant sans cesse. La pièce représente deux chevaux à leur meilleur moment : au jeu* ». Or, le Lippizzan est avant tout un cheval de bataille : Napoléon l'a beaucoup utilisé. La représentation qu'en donne la pièce n'est pas une position de jeu, mais au contraire une posture d'attaque : le Lippizzan se caractérise par sa grande capacité à impressionner en dressant ses fers en l'air de manière agile.

Le semeur d'étoiles

Cette représentation provient de l'œuvre du peintre Ivan Grohar (1867-1911), dont la majorité des tableaux montre la vie à la campagne et les paysages slovènes. Ici, on voit une représentation du semeur (*Sejalec*), qui jette

des étoiles au lieu de grains. Il s'agit de l'œuvre la plus connue de la peinture slovène. Habituellement, les campagnes slovènes font état de leur spécificité avec les *kozolec*, ces grandes bâtisses de bois où on fait sécher le foin.

En 1904, avec d'autres impressionnistes slovènes tels Richard Jakopic, Matej Sternen et Matija Jama, Grohar a participé à une exposition à Vienne sous le nom de «Club des Artistes de la Save»; les artistes ont fait d'autres apparitions, à Berlin, Londres, Belgrade, Trieste, montrant ainsi la vitalité de leurs productions. Grohar est considéré comme l'un des personnages importants de la nation slovène car son travail, reconnu à l'étranger, a montré que les Slovènes pouvaient rivaliser avec les plus grands. En cela, il s'inscrit parfaitement dans la lignée de Preseren.

Le mont Triglav

Situé dans les Alpes Juliennes, au nord-ouest de la Slovénie, le mont Triglav (en slovène, les Trois Pics) constitue un symbole national important : il véhicule l'idée d'un Etat alpin, proche de l'Europe et de son développement, distinguant ainsi la Slovénie des autres républiques yougoslaves, rattachées aux Balkans. Les Slovènes se plaisent à dire que tout Slovène doit le gravir au moins une fois dans sa vie. Le mont, qui est au centre d'un parc national, s'est vu attribué, le 5 mai 2004, par le Conseil de l'Europe, le Diplôme européen des espaces protégés.

Le Triglav est aussi un objet de culte vénéré par les Slaves de l'ouest dès leur installation : la divinité était représentée par une statue en bois avec trois têtes d'argent. Le plus haut sommet slovène possède trois têtes qui trouvent leur justification dans la religion : le dieu suprême de Poméranie avec ses trois têtes exprimait son pouvoir sur trois mondes, le monde céleste, le monde terrestre et le monde des morts (10).

La Banque de Slovénie représente le Triglav de la manière suivante : *«les Slovènes voient le Triglav comme l'un des principaux monuments historiques. Au-dessus des trois sommets, il reste l'immensité d'un espace illimité, incluant entre autres la constellation du Cancer, qui est le signe du zodiaque durant lequel la Slovénie a accompli son indépendance»*. Il est intéressant de noter que le Triglav est ici associé à la naissance de l'Etat et non de la nation.

UNE SYMBOLIQUE A CONNOTATION NATIONALISTE

La nation slovène se réfère à un grand nombre de symboles, témoignage de sa fragilité. Les difficultés d'une partie de l'opinion à intégrer des populations nouvelles, notamment les ressortissants des autres républiques you-

(10) Sanja BOSKOVIC, «Une figure de l'exclusion : la mémoire mythique de la topographie des Balkans», *Les Cahiers du MIMMOC*.

goslaves (16 % de la population totale), constituent un enjeu majeur. Comme dans les autres États d'Europe centrale et orientale, le droit du sang, résultat des influences germaniques sur ces territoires, définit l'appartenance à la nation. Or, au cours de ces dernières années, la Slovénie a connu une spectaculaire dégradation de son climat politique, notamment du fait de l'utilisation d'enjeux ethniques à des fins électorales.

Dans les mois précédents la campagne pour les législatives d'octobre 2004, de nombreuses diatribes contre les Serbes, les Musulmans et les anciens communistes entouraient les discours des formations politiques, notamment de droite et d'extrême droite. Le débat, vieux de plus de trente ans, sur la construction d'une mosquée à Ljubljana a révélé l'ampleur du nationalisme slovène; la maire, Danica Simsic (SD), essaya de la faire construire, suivant ainsi l'injonction de la Cour constitutionnelle, mais, minoritaire au sein du conseil municipal, elle dut prendre acte de l'opposition des politiques de tous bords.

Plus spectaculaire encore, l'affaire dite des «Effacés». En juin 1991, les autorités slovènes faisaient voter une loi très avantageuse pour l'octroi de la nouvelle citoyenneté, permettant ainsi d'intégrer quelque 220 000 habitants non slovènes: six mois plus tard, au terme de l'application de cette loi, 171 000 d'entre eux avaient demandé et obtenu la citoyenneté, cependant qu'environ 10 000 rentraient dans leur république d'origine et que 10 000 autres émigraient dans d'autres pays européens ou en Amérique du Nord. Cependant, le 26 février 1992, 18 305 personnes, sans doute très majoritairement originaires des autres républiques yougoslaves, furent illégalement et secrètement effacées des registres nationaux, soit près de 1 % de la population totale. D'une manière assez surprenante pour un État si petit, l'affaire ne fut connue du grand public qu'à partir d'avril 2003, lorsque la Cour constitutionnelle ordonna au gouvernement de restaurer les droits de ces personnes. Avançant des chiffres d'indemnisation fantaisistes, les partis d'opposition de droite et d'extrême droite réussirent à faire de cette affaire l'un des grands thèmes de la campagne électorale de 2004.

Plus récemment, à l'automne 2006, une famille rom fut déportée après avoir été accusée à tort d'une agression par la population d'un village. Des centaines de personnes se livrèrent à un «pogrom» sur cette famille à travers la forêt pendant plusieurs jours. Face à la passivité de la police, le Commissaire européen aux droits de l'homme fit une visite éclair à Ljubljana, mais le gouvernement Jansa interdit à cette famille le droit de vivre sur son propre terrain.

Ces trois exemples, qui n'ont toujours pas connu de solution, attestent l'importance des enjeux ethniques actuels en Slovénie et la nécessité

d'ouvrir un débat sur l'identité nationale à d'autres fins que d'instrumentalisation politique.

* *
*

Svetlana Slapšak (11), présidente de l'Institutum Studiorum Humanitatis, note que les symboles illustrant les euros slovènes représentent différents espaces géographiques en Slovénie – l'ouest pour les chevaux de Lipica, l'est pour les cigognes du Prekmurje et le nord pour le mont Triglav –, à l'exception du sud, ce qui lui fait dire que, même dans les symboles, la Slovénie cherche à se différencier des autres républiques yougoslaves. Il convient d'ailleurs de souligner que les symboles nationaux les plus populaires sont ceux qui ont brillamment représenté la Slovénie à l'étranger : Trubar, Preseren, Plecnik, Grohar. Cela se vérifie également pour les symboles naturels : le Lippizzan est connu au-delà des frontières nationales et le Triglav était le plus haut sommet de l'Etat yougoslave. De même, il est intéressant de noter que le tolar, monnaie nationale de 1992 à 2006, comporte les mêmes symboles, avec Preseren, Trubar ou Plecnik.

(11) Entretien avec l'auteur.

